

## LES LOIS DE L'UNIVERS DIVIN (13)

## LA LIBERTÉ DES PREMIERS ENFANTS DE DIEU

par Jean-Marcel GAUDREULT

Imaginer l'humanité à ses débuts n'est pas chose facile, tant nous nous sommes éloignés depuis fort longtemps, et continuons sans cesse de l'être, des conditions matérielles et spirituelles qui prévalaient au moment de sa création. C'est pourquoi nous avons entrepris auparavant de reconfigurer dans nos esprits les images que nous avons associées aux aspects les plus concrets de la formation du premier homme en nous sensibilisant d'abord aux origines surnaturelles du cadre matériel dans lequel il évoluait. Le prochain pas nous permettra maintenant d'aller plus loin dans la suite de nos réflexions en abordant, cette fois, les aspects plus subtils liés aux volets psychique et spirituel de cette formation.

Posons tout d'abord Adam au sein du milieu de vie sublime qui lui a été donné, ce jardin d'Éden qui constitue avec lui un sommet par rapport aux divers éléments de l'univers créé, et, en tentant de nous dégager du mieux que nous le pouvons de toutes les sources de déformation séculaires qui pourraient biaiser notre pensée, essayons d'imaginer de quelle manière ont été vécus les instants initiaux du premier humain créé par Dieu.

## LA PURETÉ DU PREMIER REGARD

Considérons en premier lieu qu'Adam était un être parfait :

«Aucun d'entre vous ne peut imaginer la perfection de cette première créature. Seulement nous [les trois Personnes divines] pouvons voir, dans l'éternel présent qu'est notre éternité, la perfection de l'oeuvre royale de notre intelligence créatrice<sup>1</sup>.»

Le premier homme n'avait donc en lui aucune faiblesse ou imperfection qui auraient été susceptibles de déformer ses pensées ou d'altérer son jugement.

«(...) Adam et Ève avaient *tout* reçu. En plus, il n'y avait en eux aucune tare héréditaire. Ils avaient seulement la perfection d'avoir été formés par la main de Dieu, la *Pensée* de Dieu. Par sa seule pensée, Dieu avait ordonné à l'argile de se former selon son dessein, et les molécules d'argile, matière inerte et sourde, avaient obéi. Au commandement de Dieu tout obéit, (...). Tout pouvait être demandé à Adam et Ève (...). Tout devait être demandé et *exigé* d'eux<sup>2</sup>.»

Ainsi, être tout à fait vierge, créé comme sa future compagne dans un milieu qui était tout aussi vierge, le premier humain ne portait pas en lui les reliquats issus d'une quelconque expérience, ni ne possédait tous ces filtres dont nous héritons de notre culture et qui, bien souvent sous la prétention de nous avoir instruits sur la vie, n'ont fait qu'obscurcir le regard que nous posions sur elle.

«En tant que créature naturelle, Adam jouissait de ce qu'il voyait: la beauté d'un monde vierge, à peine sorti de la puissance créatrice de Dieu. Il jouissait de ce qu'il pouvait: de son empire sur toutes les créatures inférieures. Dieu avait disposé toute chose pour que l'homme soit bien servi. Depuis le soleil jusqu'au moindre insecte, tout avait été conçu pour que tout lui fût délice<sup>3</sup>.»

Les animaux, les plantes et tous les espaces naturels qu'il observait n'étaient par conséquent ni des objets scientifiques, ni des sujets de nature politique, ni des biens économiques ou des réalités culturelles, au sens où nous les connaissons aujourd'hui. Adam possédait un regard pur et non teinté qu'il jetait sur un monde neuf. Il saisissait donc de ces choses ce qu'avait mis en elles le Créateur, sans leur faire subir de déformations. Le lion, la gazelle, la rose, le jaspe se livraient à lui tels qu'ils étaient; il pouvait les saisir dans toute leur essence en recevant pleinement d'eux ce que Dieu avait voulu y mettre. Force, douceur, beauté, éclat atteignaient donc le premier humain dans son corps, dans son cœur et dans son âme, nourrissant des capacités d'émerveillement et d'appréciation totalement vivantes et inaltérables, qui n'avaient pas encore subi les balafres de la faute, ni celles de la civilisation qui devait lui succéder.

En outre, grâce à la virginité de son regard et à la pureté de son appréciation, Adam jouissait sûrement de cette «joie» qui remplissait l'Univers et de ces «sourires» dont Dieu avait fait sa Création avec l'aide de sa divine Épouse:

«Quand par des lois inviolables Il renferma l'abîme sous la voûte, quand il rendit stable dans les hauteurs la voûte céleste et y suspendit les sources des eaux, quand il fixa à la mer ses limites et donna comme loi aux eaux de ne

pas dépasser leurs frontières, quand Il jetait les fondements de la Terre, j'étais avec Lui pour mettre en ordre toutes choses. Toujours dans la joie, je jouais continuellement en sa présence. Je jouais dans l'univers.

«Oui, ô Mère, Dieu, l'Immense, le Sublime, le Vierge, l'Incréé, était lourd de toi et Il te portait comme son très doux fardeau, se réjouissant de te sentir t'agiter en Lui, en Lui donnant les sourires dont Il a fait la Création<sup>4</sup>!»

Mais où est aujourd'hui cette joie, et où sont ces sourires que Dieu mit dans son Oeuvre? Hélas! les environnements artificiels que nous nous sommes construits en ont tellement été appauvris que, pour découvrir ce qui nous en reste, nous sommes en quelque sorte condamnés à les rechercher dans les lieux où nous les avons reclus: réserves fauniques, parcs zoologiques, sentiers écologiques et autres, où ils sont maintenant presque exclusivement confinés, ou à tenter de nous en imprégner en examinant les documentaires animaliers qui défilent sur nos écrans. Et encore faut-il avoir la capacité de retrouver, bien qu'imparfaitement et temporairement, ce regard d'enfant qui nous fit jadis sourire lorsque nous vîmes pour la première fois un zèbre, un éléphant ou une girafe<sup>5</sup>. Poissons tropicaux aux yeux globuleux, au museau en trompette ou autres créatures aux allures bizarres, toutes formes que l'évolutionnisme tenta d'expliquer par des mécanismes réducteurs qui les ramenaient à de simples nécessités fonctionnelles soi-disant imposées par les impératifs de la survie, alors que toute l'amoureuse fantaisie dont elles font preuve révèle clairement au regard de l'âme purifiée que cette Oeuvre a été pensée, et que ses visées outrepassent de loin les simples attributs qui découleraient d'une pure mécanique adaptative<sup>6</sup>.

## LA SAISIE DE L'AMOUR DE DIEU

Mais allons plus loin. Ces capacités d'appréciation et d'émerveillement démontrées par le premier humain dans sa contemplation de la Création n'avaient rien de cet étonnement banal que nous ressentons parfois lorsque nos sens et notre intellect, toujours avides de sensations fortes, sont momentanément comblés par le surgissement d'une nouveauté frappante ou par la découverte de quelque nouvelle curiosité de la nature que nous avons tôt fait d'oublier.

Le regard d'Adam ne demeurait pas à la surface des choses pour ne retenir et ne consommer, comme nous le faisons le plus souvent, que les délices émanant de leur rayonnement extérieur. Il possédait un pouvoir de pénétration que notre condition actuelle nous rend d'ailleurs difficile à imaginer. En effet, toutes ses puissances physiques et psychiques étaient essentiellement mises au service de la vie de l'esprit que lui avait insufflé son Créateur, car les impératifs du moi autosuffisant et centralisateur qui se formera après la chute ne l'avaient pas encore déraciné du centre spirituel que Dieu lui avait donné et dans l'intimité duquel Il l'attendait pour se communiquer. Par conséquent, à l'image de la vie de sa chair qui n'était pas invertie par ses sens, la vie psychique du premier homme n'était pas retournée sur elle-même par le monopole d'un ego tyrannique qui aurait faussé sa représentation du monde en l'incitant à jeter sur lui un regard purement égocentrique et superficiel. C'est pourquoi le regard qu'il posait sur la Création et les interprétations qui lui succédaient ne le ramenaient point sans cesse à l'expérience qu'il avait de lui-même, mais le portaient au contraire essentiellement à faire l'«expérience de Dieu» dont ils lui révélaient la présence. Oui, tout lui parlait de Dieu.

«L'homme qui vit sur Terre ne peut voir Dieu tel qu'il est. L'Homme-Adam qui venait d'être créé, et qui était riche de toutes sortes de dons, lui non plus ne pouvait voir Dieu tel qu'il est. Tout lui faisait penser à Dieu. Tout lui parlait de Dieu. Tout l'attirait vers Dieu<sup>7</sup>.»

«Oui, la terre, cette terre verdoyante et fleurie, ces fruits qui se gonflent sur les arbres, ces oiseaux qui prolifèrent, ces courants de vents qui répartissent les nuages, ce soleil qui ne se trompe pas dans son lever depuis des siècles et des millénaires, tout parle de Dieu, tout explique Dieu, tout dévoile et découvre Dieu<sup>8</sup>.»

Ainsi, comme le soulignait le Père Réginald Garrigou-Lagrange: «Le premier homme, qui avait été créé dans "l'état de sainteté et de justice originelle", était un contemplatif qui conversait familièrement avec Dieu, comme il est dit dans les premiers chapitres de la Genèse. Son âme se

nourrissait avant tout des choses divines, "un peu au-dessous des anges" (Ps VIII, 6); c'est à la lumière de Dieu qu'il considérait toutes choses, et il obéissait au Seigneur<sup>9</sup>.»

Loin des efforts particuliers de recueillement que la plupart d'entre nous devons faire pour nous mettre en présence de Dieu ou pour nous imprégner du témoignage émanant de sa Création, l'âme spirituelle d'Adam, créée libre, vivante et pleinement ouverte à la Grâce, lui permettait donc de jeter sans difficulté sur les Oeuvres divines un regard intérieur, par lequel il pouvait percevoir clairement et spontanément, dans la Création, l'Être qui s'y manifestait.

Adam n'était par conséquent point perdu «au-dehors», là où le grand Augustin déplorait avoir trop longtemps cherché<sup>10</sup> et où la chute nous précipiterait subséquemment à la suite du premier homme. Il possédait déjà cet «intus», c'est-à-dire ce regard intérieur que découvrit tardivement le saint fils de Monique et qui, favorisant une ouverture sur le dedans des choses, lui permettait en quelque sorte de saisir instinctivement la présence de son Créateur ainsi que tout ce que ce dernier éprouvait à son endroit.

C'est pourquoi tout ce qu'Adam contemplait lui faisait découvrir l'amour que Dieu avait pour lui et l'incitait à L'aimer en retour:

«L'homme était tendrement aimé et tout recouvert de dons qui l'aidaient à aimer<sup>11</sup>.»

«Adam en savait long sur l'amour que Dieu avait pour lui. Il le savait par sa science infuse, mais surtout par la Grâce, qui en l'élevant à l'ordre surnaturel, l'en avait rendu capable. Tout lui parlait de l'amour divin autour de lui et à l'intérieur de lui<sup>12</sup>.»

«Comme créature surnaturelle, il jouissait – c'était là une extase très suave de la raison – de la compréhension de l'Essence de Dieu, qui est l'Amour. Il jouissait des rapports d'amour entre l'Immense qui se donnait et sa créature qui l'aimait dans un état d'adoration<sup>13</sup>.»

## LA VOCATION DU «MOI» D'ADAM

De plus, cet amour de Dieu vers lequel était tendue l'âme d'Adam avec toutes ses puissances physiques et psychiques ne menaçait point d'anéantir le premier homme en le sortant de lui-même, comme le font ces cyclones qui aspirent tout sur leur passage et comme peuvent nous le suggérer les réflexions issues du culte du moi qui prévaut actuellement dans notre civilisation, selon lesquelles toute dévotion à l'autre équivaut en quelque sorte à la signature de son propre arrêt de mort. Il agissait au contraire comme un «pôle universel» à la fois vivifiant et unificateur qui lui permettait – et lui aurait sans cesse permis s'il n'y avait eu la faute – de trouver toujours davantage son unité et sa vérité, en vivant «par», «avec» et «en» cet amour divin pour lequel il avait été créé, et à l'image duquel il était lui-même appelé à vivre et à rayonner.

Si nous empruntons, pour exprimer cet état, la terminologie à laquelle avait fréquemment recours Maurice Zundel, nous pourrions affirmer que la chute n'ayant pas encore consacré l'existence du «moi captatif» d'Adam, la Vie qui avait été mise en lui se présentait davantage comme le germe d'un «moi oblatif» qui se nourrissait de l'amour-don qu'il découvrait en son Créateur et à partir duquel il s'appretait à s'élever, pour vivre avec Dieu et avec son prochain une relation qui aurait été toute tissée de «pur dedans».

Illustrer concrètement les antipodes représentés par ces deux pôles relève évidemment du pur défi, tant le premier de ceux-ci (pôle captatif) ne pourrait se satisfaire de toutes les illustrations que nous pourrions imaginer, alors que le second (pôle oblatif) se meut dans un monde qui, par définition, devrait les exclure totalement. Examinons cependant ici quelques schémas qui, s'ils n'ont pas la prétention d'illustrer parfaitement ces deux univers, auront peut-être, du moins nous l'espérons, un certain pouvoir de suggestion.

Ainsi, la première illustration (figure 1 à la page suivante) vise à évoquer la structure du moi captatif avec les multiples domaines d'appropriation qui tendent à étouffer en lui la vie de l'esprit, représentée au centre par la petite sphère rayonnante. Nous retrouvons ici le monde de l'«avoir» qui est également celui du «paraître», tourné vers le dehors des choses, et à travers lequel l'héritage laissé par Adam nous incite presque inmanquablement à nous définir en jetant sur la vie et sur nous-mêmes un regard superficiel qui ne

considère que leur rayonnement extérieur.

De son côté, la seconde illustration (figure 2, colonne ci-contre) tente de représenter la structure du moi oblatif en suggérant une forme de désappropriation de soi qui donne évidemment l'impression d'illustrer le «rien», mais un rien qui, au fond, équivaut, comme l'enseignait saint Jean de la Croix, à la possession du Tout, et qui s'apparente au «zéro» auquel s'identifie constamment Marie-Paule dans ses écrits. Nous nous retrouvons ici dans le monde de l'«être», monde où la vie de la personne s'exprime moins par ce qu'elle possède ou retient que par la richesse des rapports qu'elle entretient avec Dieu et avec son prochain, reflétée par le miroitement des vertus qu'alimente l'amour divin. C'est évidemment en cette seconde forme qu'il nous faut concevoir le germe de vie divine qui fut mis en Adam à l'origine.

Lorsque survint la faute, ce fut cependant le moi captatif qui tenta d'occuper l'avant-scène avec tout ce que ses tendances «extériorisantes» avaient d'opprimant pour la vie de l'esprit. Et, avec le temps, ce moi captatif pénétra notre nature déchue avec une telle profondeur qu'au-delà de ses domaines de prédilection, que sont ceux du pouvoir, du vedettariat ou des biens matériels, il tente souvent aujourd'hui de s'immiscer jusqu'au sein de notre vie spirituelle pour y régner subtilement en maître, en dépit de tous les efforts que nous pouvons faire pour atteindre à une certaine pureté. Se manifestent ainsi les dangers liés à l'émergence d'un «moi pharisaïque» qui guette chacun d'entre nous et qui nous porte constamment, de par notre nature captative héritée d'Adam, à convertir cette démarche fondée essentiellement sur l'«être» que devrait constituer notre vie spirituelle en un banal cheminement imprégné d'«avoir» et de «paraître».

C'est ce que nous tentons de représenter ici, sans aucune forme de cynisme, à travers la troisième illustration (figure 3) où, comme nous pouvons le constater, *les diverses réalités et les divers moyens qui sont habituellement associés à la vie spirituelle ne sont pas utilisés comme ils le devraient, c'est-à-dire comme des instruments d'allègement du moi cheminant vers l'oblation, mais contribuent à alourdir un moi captatif qui a tout simplement converti toute la sphère de sa vie spirituelle en un domaine d'appropriation, de pouvoir et de paraître.*

Comme ce personnage de la mythologie qui transformait tout ce qu'il touchait en or<sup>14</sup>, le moi pharisaïque choisit donc tout ce qu'il effleure dans la sphère de l'être en en faisant l'un des multiples objets du monde de l'«avoir». Par un procédé qui s'apparente à une forme de pétrification ou de momification, les réalités de la vie spirituelle sont ainsi en quelque sorte tuées dans leur essence tout en conservant leur apparence extérieure, expliquant bien pourquoi Jésus qualifiait avec tant de justesse les pharisiens de «sépulcres blanchis»<sup>15</sup>.

#### LIBERTÉ INITIALE DE NOS PREMIERS PARENTS

Mais Adam et Ève étaient, bien sûr, très loin de vivre sous le joug de ce moi monopolisateur qui tend à tout rapporter à lui-même et à s'égarer dans le dehors des choses, car Dieu leur avait fait le don prodigieux de la liberté dans la grâce.

«Oh! La splendide liberté de l'homme plein de grâce! Dieu lui-même la respectait, et elle n'était menacée ni par des forces extérieures, ni par des appétits intérieurs. Royauté sublime de l'homme déifié, fils de Dieu et héritier du Ciel, royauté de domination sur toutes les créatures! Qui vous permettait aussi de dominer ce qui maintenant vous tyrannise le plus: votre *moi*, où fermentent sans relâche les poisons de la grande blessure!

«Quand on dit: "l'homme, roi de la création visible, a été créé avec le pouvoir d'exercer sa domination sur toutes les créatures", il faudrait réfléchir à ce que cela signifie. C'est que la Grâce et les autres dons reçus par l'homme depuis le premier instant de son existence le rendaient capable d'exercer sa royauté aussi bien sur lui-même que sur sa partie inférieure. En effet, il avait la connaissance de sa fin dernière, il avait l'amour qui le poussait naturellement vers cette fin, il avait le contrôle de la matière, et il avait le contrôle des sens qui fonctionnent à l'intérieur de cette matière. Uni comme il l'était à l'Ordre, et amoureux de l'Amour, il savait donner à Dieu ce qui lui revenait, et à son propre *moi* ce qu'il était permis de lui donner, sans donner lieu aux désordres des passions ou au débordement des instincts. L'esprit, l'intelligence et la matière formaient en lui une harmonie globale dont il avait été gratifié à partir du premier moment de son existence, et qu'il avait reçus comme un tout déjà constitué, non par étapes successives comme certains le prétendent<sup>16</sup>.»

Et personne ne peut accuser Dieu de la perte de cette li-

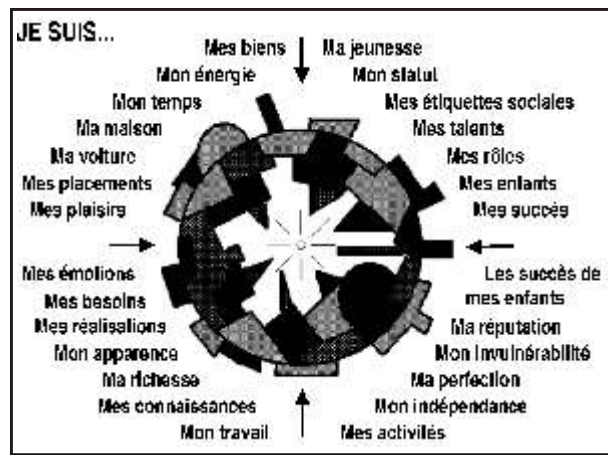


Figure 1: L'encombrement oppressif du «moi captatif»

Les masses sombres et les formes ombragées désignent les divers domaines d'appropriation auxquels nous sommes portés à nous identifier (les faux moi) et qui ont tendance à opprimer en nous la vie de l'esprit. Les flèches orientées vers l'intérieur visent à illustrer cette oppression qui menace le germe de vie divine mis en chacun de nous, représenté ici par la petite sphère rayonnante mise au centre du schéma.

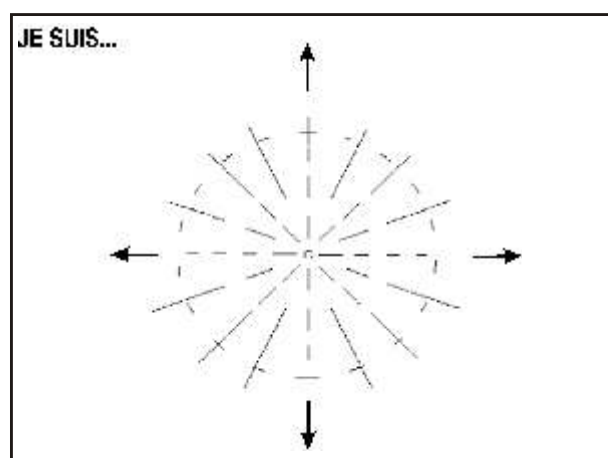


Figure 2: L'expansion libératrice du «moi oblatif»

Ici, le germe de vie divine qui se trouvait menacé dans la figure précédente a pu prendre toute son expansion, après s'être détaché de tous les «faux moi» et de tous les domaines d'appropriation qui risquaient de l'asservir. À l'image de Celui qui l'a créé, ce germe prend ici la forme d'un rayonnement de «pur amour», embrasé par la Vie divine qui, sans détruire son unité ni ses particularités, les fait au contraire ressortir à travers un chatoiement de vertus.

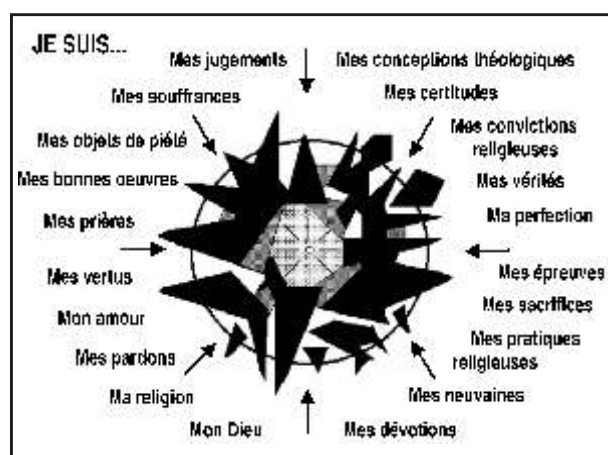


Figure 3: Le double jeu trompeur du «moi pharisaïque»

Dans le schéma ci-dessus, les masses sombres ou ombragées désignent diverses réalités qui devraient normalement accompagner la personne dans sa démarche de spiritualisation, mais qui sont chosifiées par elle. Celles-ci prennent la forme de pointes tournées vers l'extérieur afin d'illustrer le simulacre de vie spirituelle dont elles font partie, car, même si elles semblent ainsi orientées vers l'oblation et intactes en apparence, elles sont en vérité tuées dans leur essence au point de devenir pour la vie de l'esprit des instruments d'oppression (flèches dirigées vers l'intérieur) et de mort (sphère ombragée au centre). Notons que même Dieu (au bas du schéma) peut devenir un objet d'appropriation, lorsque, au lieu de l'aborder avec humilité et de tendre vers Lui en s'ouvrant au mystère qui l'entoure, l'être humain le réduit d'une manière idolâtre pour en faire un objet de possession à travers lequel il se recherche de façon narcissique.

berté, car Celui-ci avait donné à ses créatures tout ce qui leur était nécessaire pour la conserver et se sanctifier. En effet,

«(...) ils étaient remplis de grâce et d'innocence avant leur faute. Ils étaient doués d'intégrité et de science proportionnée à leur état éminent et à leur destin encore plus éminent, de passer du Paradis terrestre à celui du Ciel, pour jouir éternellement de leur Dieu. Ils avaient aussi reçu tout ce dont on a besoin pour se sanctifier et être parfait contre toute tentation. Ils l'avaient reçu sans avoir en eux les faiblesses inhérentes au péché<sup>17</sup>.»

Bref, la vie de l'esprit que Dieu avait mise en Adam et Ève les rendait aptes à saisir en profondeur toute la trame spirituelle et amoureuse de son projet de Création, et à y contribuer en se divinisant. Et si la chute eut pour effet de les exclure d'un lieu réel<sup>18</sup>, elle eut surtout comme résultat de les sortir en quelque sorte d'eux-mêmes en les désaxant par rapport à ce centre de vie spirituelle que Dieu leur avait donné.

Enfin, et par conséquent, s'il est dit qu'après la faute «leurs yeux s'ouvrirent» sur leur nudité, c'est qu'au fond ceux-ci se sont «fermés», au même moment, sur toute l'intériorité amoureuse du plan parfait du Père, consacrant ainsi l'existence de générations futures qui, «ayant des yeux pour voir et des oreilles pour entendre», ne parviendraient ni à voir ni à entendre, générations qui, errant à la périphérie de leur être, comme Adam et Ève erraient à l'extérieur de l'Éden, chercheraient en vain au-dehors un Royaume qui, comme le soulignent les premières lignes de l'Imitation, est à l'intérieur de nous.

Jean-Marcel Gaudreault

1. Valtorta, M., *Les cahiers de 1943*, Isola del Liri, Centro Editoriale Valtortiano, 2003, p. 54.
2. Valtorta, M., *Leçons sur l'épître de saint Paul aux Romains*, Isola del Liri, Centro Editoriale Valtortiano, 1999, p. 73.
3. *Ibid.*, p. 139.
4. Traduction du Livre des Proverbes (8, 26-31) tirée de Valtorta, M., *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, tome V, Isola del Liri, Pisani, 1982, pp. 244-245.
5. Ces réflexions nous amènent d'ailleurs à constater à quel point le regard que nous jetons sur la Création est maintenant déformé d'une manière étonnante, comme en témoigne toute la lourdeur de notre langage technocratique. Ainsi un secteur où l'on peut encore observer des animaux devient une «réserve faunique» ou une «pourvoirie», et une belle région naturelle devient un «site à fort potentiel écologique», etc.
6. Même certains évolutionnistes, sachant observer la nature avec perspicacité, ont dû reconnaître qu'elle regorgeait d'originalités et qu'elle faisait par conséquent montre de «créativité», ce qui les plaçait d'ailleurs clairement à deux doigts de reconnaître explicitement qu'elle provient d'un Créateur. Ainsi, Dobzhansky et Boesiger affirmèrent: «Nous pensons que l'évolution biologique est créatrice. Elle est créatrice parce qu'elle produit de vraies nouveautés. Un artiste crée quand il conçoit quelque chose de nouveau. (...) L'évolution est créatrice dans le même sens qu'une oeuvre d'artiste est une création.» (Dobzhansky, T., et Boesiger, E., *Essais sur l'évolution*, 1968, p. 147, dans Tresmontant, C., *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu*, Paris, Seuil, 1966, p. 354.
7. Valtorta, M., *Leçons sur l'épître de saint Paul aux Romains*, Isola del Liri, Centro Editoriale Valtortiano, 1999, pp. 152-153.
8. Valtorta, M., *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, tome IV, Isola del Liri, Pisani, 1982, p. 103.
9. Garrigou-Lagrange, R., *Les trois âges de la vie intérieure*, Traité de théologie ascétique et mystique, tome I, Paris, Cerf, 1955, p. 285.
10. Allusion à la célèbre confidence de saint Augustin: «*Tard, je t'ai aimée, Beauté si antique et nouvelle, tard, je t'ai aimée. C'est que tu étais dedans et moi dehors, où je te cherchais, en me ruant sans beauté vers ces beautés que tu as faites. Tu étais avec moi, mais moi je n'étais pas avec toi.*» (Confessions X, 27)
11. Valtorta, M., *Leçons sur l'épître de saint Paul aux Romains*, Isola del Liri, Centro Editoriale Valtortiano, 1999, p. 153.
12. *Ibid.*, p. 152.
13. *Ibid.*, p. 139.
14. Le roi Midas.
15. Voilà pourquoi, à cause de ces tendances ataviques à humaniser et à tuer tout ce qui est spirituellement vivant, nous n'avons pas le choix de laisser à Dieu la direction de notre vie spirituelle. En effet, si nous en prenons les commandes, nous risquerions certainement, en refusant notamment toute forme d'épreuve ou en choisissant uniquement celles qui nous conviennent, de faire de notre vie une oeuvre bien triste, qui serait hypertrophiée au plan des apparences mais spirituellement creuse.
16. Valtorta, M., *Leçons sur l'épître de saint Paul aux Romains*, Isola del Liri, Centro Editoriale Valtortiano, 1999, p. 132.
17. *Ibid.*, p. 72.
18. Lieu qui, selon les révélations faites à Consuelo, en Espagne, était bel et bien situé sur la terre de Chaldée. Cf. *Marie, trône de la Sagesse*, Révélations faites à Consuelo, Barcelone, Éd. Résiac, 1994.